

INVITÉS

GAËLLE OBIÉGLY
JOFFRINE DONNADIEU
AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ
MATTHIEU PECK
FRANÇOIS ANGELIER
JOHN JEFFERSON SELVE
MATHILDE GIRARD
SÉBASTIEN BERLENDIS
YANN DIENER
FABIEN RIBERY
GILLES COLLARD
STÉPHANE MASSONET
GABRIEL DUFAY
FRANÇOIS MEYRONNIS
FRANÇOIS BURBAUD
ESTHER TEILLARD
VICTOR DUMIOT
BERTRAND SCHEFER
OLIVIER CHEVAL
ALEXANDRA DEZZI
FERDINAND GOUZON
SAMUEL DE LOTH
CLÉMENT WILLER
FRANCIS MARMANDE
FANNY WALLENDORF

POÉSIE

MURIEL PIC
*Poème à un témoin
anatomique*

DENISE
Les poètes imaginaires

« *Le monde est
à repassionner,
c'est-à-dire à remettre
en liberté.* »

YANNICK HAENEL

AV EN TU RE

S

REVUE
DE
LITTÉRATURE

AUTOMNE
2024

FICTION

ROSE VIDAL
Elle-même

JULIEN DE KERVILER
*Les mouvements
de l'Armée rouge en 1945*

ENTRETIEN

ALICE DIOP /
YANNICK HAENEL
*Les femmes noires qui
écrivent nous sauvent*

INÉDIT

JEAN LOUIS SCHEFER
L'ombre de l'objet

précédé de
JUDITH BROUSTE
*Jean Louis. L'enfance
à eu lieu*

N° 2

GALLIMARD

INVITÉS

GAËLLE OBIÉGLY
JOFFRINE DONNADIEU
AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ
MATTHIEU PECK
FRANÇOIS ANGELIER
JOHN JEFFERSON SELVE
MATHILDE GIRARD
SÉBASTIEN BERLENDIS
YANN DIENER
FABIEN RIBERY
GILLES COLLARD
STÉPHANE MASSONET
GABRIEL DUFAY
FRANÇOIS MEYRONNIS
FRANÇOIS BURBAUD
ESTHER TEILLARD
VICTOR DUMIOT
BERTRAND SCHEFER
OLIVIER CHEVAL
ALEXANDRA DEZZI
FERDINAND GOUZON
SAMUEL DE LOTH
CLÉMENT WILLER
FRANCIS MARMANDE
FANNY WALLENDORF

POÉSIE

MURIEL PIC
*Poème à un témoin
anatomique*

DENISE
Les poètes imaginaires

« *Le monde est
à repassionner,
c'est-à-dire à remettre
en liberté.* »

YANNICK HAENEL

AV EN TU RE

S REVUE
DE
LITTÉRATURE

AUTOMNE
2024

FICTION

ROSE VIDAL
Elle-même

JULIEN DE KERVILER
*Les mouvements
de l'Armée rouge en 1945*

ENTRETIEN

ALICE DIOP /
YANNICK HAENEL
*Les femmes noires qui
écrivent nous sauvent*

INÉDIT

JEAN LOUIS SCHEFER
L'ombre de l'objet

précédé de
JUDITH BROUSTE
*Jean Louis. L'enfance
a eu lieu*

Nº 2

GALLIMARD

AUTOMNE
2024

AV

EN

TU

RE

S

REVUE
DE
LITTÉRATURE

Nº 2

GALLIMARD

ÉDITORIAL

Nos passions

Le monde est à repassionner.

Celui qui s'est mis en place depuis une trentaine d'années avec l'avènement de l'ère numérique prend en otage notre univers sensible et dévitalise notre rapport avec le langage, lequel, qu'on le veuille ou non, s'aplatit dans l'uniformité.

Le monde est à repassionner.

Le cœur du langage est poétique ; il est gorgé d'étincelles qui ne demandent qu'à se disséminer. Écouter ces étincelles, se rendre disponible à la dimension intérieure du langage, c'est réveiller la poésie.

Dans un poème intitulé *H*, Rimbaud fait apparaître la « *mécanique érotique* » et la « *dynamique amoureuse* ». Ces deux termes semblent voguer loin l'un de l'autre ; mais qu'ils coïncident, et voici que « *H* » vous parle.

« *Trouvez H* », écrit Rimbaud, et vous repassionnerez le monde.

La littérature est cet acte : elle réveille le point d'effervescence. Chaque phrase a le pouvoir d'inonder le monde de ses nuances étincelantes. A-t-on le désir de trouver de telles phrases ? L'usage poétique du langage est désormais une réponse politique, une éthique, une exigence nécessaire face à ce qui arrive planétairement aux énoncés.

Cela suppose une foi – un nouvel amour du langage. Je ne parle pas de ces engouements qui sur le marché culturel se succèdent à la vitesse des soldes ; mais de cet enthousiasme qui transporte en lui des « comprimés de vie » comme dit Proust. Croire en la littérature, c'est s'arracher à une conception servile du langage, et refuser les accommodations qui en récompensent l'échange.

Le monde est à repassionner.

Une implication si ardente consiste à se donner au langage absolument, sans réserve, comme font les amants.

Dans *L'Homme sans qualités* de Robert Musil, Ulrich constate que les humains ne vivent plus eux-mêmes leurs expériences : « *Il s'est constitué un monde de qualités sans homme, d'expériences vécues sans personne pour les vivre.* »

Ce constat établi au début des années 30, c'est-à-dire il y a maintenant un siècle, ne s'est-il pas aggravé ?

Dans ce roman prophétique, Ulrich dit soudain à Clarisse : « *Je crois que les hommes, dans quelque temps, seront les uns très intelligents, les autres des mystiques. Il se peut que notre morale dès aujourd'hui se divise en ces deux composantes. Je pourrais dire aussi : les mathématiques et la mystique. L'amélioration pratique et l'aventure inconnue !* »

Voilà le point où nous en sommes un siècle plus tard : d'un côté la technique – « l'amélioration pratique » – a triomphé, jusqu'à s'introduire

dans tous nos rapports en les dénaturant ; de l'autre la poésie – « l'aventure inconnue » – a été liquidée. Le projet de civilisation qu'est le capitalisme planétaire a choisi de connecter tous les points du globe en sacrifiant le langage, devenu un simple instrument.

Ainsi revient-il à la littérature, non seulement de tenir bon sur les phrases que la société dévitalise, mais surtout d'ouvrir l'existence à la liberté.

Qu'est-il arrivé à la liberté ? On dirait qu'elle fait peur, et même honte, à celles et ceux qui devraient s'en emparer pour changer à chaque instant le monde. Le renoncement règne, et son langage est misérable.

Le monde est à repassionner, c'est-à-dire à remettre en liberté. Le langage de la littérature, c'est-à-dire la poésie, réveille en chacun de nous la vie libre.

Ce numéro d'*Aventures* est entièrement voué à nos passions. En déchaînant notre enthousiasme, elles nous délivrent de l'emprise. Les passions sont gratuites, leur excès les soustrait au monde servile de l'utile.

Ainsi avons-nous invité des écrivaines et des écrivains à témoigner de leur passion pour quelqu'un. « La société se croit seule, et il y a quelqu'un », écrivait Antonin Artaud.

Ce quelqu'un peut être un artiste, un poète, un penseur dont l'œuvre nous comble – ainsi lirez-vous des textes consacrés à Pier Paolo Pasolini, Chantal Akerman, Louis Massignon, Jon Fosse, Jacques Lacan, Buster Keaton, Nick Cave, Tennessee Williams, Léon-Paul Fargue, Jean Giono, Georges Bataille, Michel Butel, Franz Kafka, Klaus Mann, Bob Dylan, Paul Thek, Gaspar Noé ou l'extraordinaire et trop peu connue Mireille Havet –, mais aussi un saint, une sainte : François d'Assise, Thérèse de Lisieux.

Ce quelqu'un peut également être, plus intensément encore, une femme ou un homme qu'on connaît, et dont l'importance dans notre vie déborde les mesures, ainsi de Rouhullah, ce jeune réfugié iranien dont nous parle Gaëlle Obiégly, ou de l'Inconnue d'Instagram, dont Alexandra Dezzi fait le portrait.

C'est aussi la passion qui anime la cinéaste Alice Diop lorsque, dans un entretien, elle nous présente une œuvre encore inédite en France de la poétesse américaine Robin Coste Lewis : *Le Voyage de la Vénus noire*.

Passion encore, celle qui gicle comme une fontaine au cœur de la poésie, celle de Muriel Pic, celle de Denise.

Passion toujours, celle que j'éprouve personnellement pour l'œuvre géniale de Jean Louis Schefer, mort en 2022, dont nous publions ici des extraits inédits du volume posthume de son journal ; ils sont précédés par une lettre que lui adresse Judith Brouste par-delà la mort.

La passion est la jeunesse de l'écriture : nous ouvrons ce numéro d'*Aventures* avec Rose Vidal et Julien de Kerviler, deux jeunes écrivains qui vont publier leur premier roman dans la collection « Aventures » ; nous vous en proposons des extraits.

YANNICK HAENEL

AV EN TU RE S

ROSE VIDAL

Elle-même



Après, il y en a eu d'autres. Des moments où la pensée se fait brutale, non parce qu'elle est brute, mais parce qu'elle est si aiguisée, si affûtée, si fin prête qu'elle en devient scalpel et opère, tranche, incise. Un tas de liens défaits - voilà ce qui cède ; et tu devais bien sentir qu'ils t'entravaient puisque c'est penché-e sur de nouveaux gouffres que tu tenais dans leur seul équilibre. Une fois tranchés, il se trouve que tout se précipite ; mais tu voles. La dernière fois s'est passée au séminaire de

Paul B. Preciado, au Centre Pompidou – *Une nouvelle histoire de la sexualité*. Par le plus grand des hasards, la journée inaugurale se tient le jour de mon rendez-vous chez ma gynéco, pris parce que je me rends bien compte, depuis plusieurs semaines, que je ne parviens plus à prendre la pilule qu'on m'a prescrite plus tôt dans l'adolescence. Je crois que l'idée des hormones m'éprouve particulièrement. À ce moment de ma vie, le geste de prendre ne serait-ce qu'une vitamine C m'est déjà difficile ; mais je crains des hormones qu'elles me changent, me perdent, me rendent ce que je ne suis pas. Je trouve ça difficile d'être une femme, sans même me le dire. Je choisis le stérilet, ça c'est un vrai geste ; pas un geste à regret, à incertitude comme l'a été chaque pilule que j'ai gobée dans ma vie, et chaque fois aussi où je m'en suis voulu de l'oublier.

J'ai une ordonnance, un médicament tout bête qui réduit les spasmes du bas-ventre afin de faciliter l'opération ; l'opération sans aucun autre anesthésiant, antidouleur. Ça ne s'est pas très bien passé ; je tends le stérilet à ma docteure qui me dit que le pharmacien a fait n'importe quoi. Le stérilet est trop grand pour mon utérus, et on m'a fait prendre les médicaments trop tôt, ou trop tard : pour l'opération, ils ne feront pas effet. Je dois courir à la pharmacie d'à côté pour changer le stérilet ; alors que je cours, j'espère de toutes mes forces qu'ils en auront un à ma taille ; ils l'ont. Je cours dans l'autre sens me déshabille, elle me prévient : ça va faire mal. En y repensant, je suis terriblement heureuse de pouvoir écrire *elle* me prévient. Parce qu'elle sait, sans doute, comment, où, pourquoi ça va faire mal – ou elle le sent. Je ne pensais pas qu'il y aurait du sang, il y en a eu ; je ne pensais pas que je hurlerais de douleur, mais j'ai hurlé. D'étonnement, et de douleur ; de l'étonnement d'une douleur que je n'avais jamais ressentie, en fait j'étais bouleversée – je ne crois pas que c'était tant physique. Ce qui me bouleversait c'était de comprendre au fond insituable et utérin de mon corps une émotion, une tristesse, un chagrin ou quelque chose de très mélancolique qui ne m'appartenait

pas, ou du moins pas à moi seule. J'ai eu mal à un endroit plus vieux que moi, plus long que moi, est-ce que c'est mon corps ou c'est un corps de femme, un corps des femmes, de celles qui saignent, de celles qui ne saignent pas, de celles qui aiment, de celles qui n'aiment pas, de celles qui vivent, et celles qui ont vécu, et des suivantes qui seront nos sœurs nos filles et nos prochaines, je ne sais pas, mais quelque chose dans ce trop-plein d'histoire cède comme un abcès et je me demande si ce serait cela, la douleur d'un accouchement, de mon propre enfantement.

Après, je suis shootée ; je ne me rappelle pas bien les médicaments que j'ai pris, mais je crois au fond que je suis autant shootée à la douleur qu'aux antidouleurs. Le soir, je vais à la soirée d'ouverture du séminaire public de Paul B. Preciado. C'était en mars 2020, un vendredi. Plein d'invité-es prennent la parole, ou c'est plutôt que Preciado s'efface doucement pour laisser place à d'autres, plusieurs autres, la polyphonie comme solution, ou du moins comme méthode. Moi qui flotte dans ma douleur ouatée – je l'ai toujours mais ne la sens plus, c'est étrange – j'ai senti la nausée monter ce soir-là.

On me raconte l'histoire de la pilule, que je viens justement de quitter. On m'apprend qu'elle est testée sur les populations noires américaines ; qu'elle est un outil raciste, classiste, de contrôle des corps. Je comprends qu'elle pousse les corps des femmes vers une certaine définition – non culturelle, non morphologique, enfin elle est tout ça mais elle est encore plus disséquante encore, elle est physiologique, hormonale. La définition invisible de mon corps qui ne s'est même pas trouvé encore, dans son développement à la puberté, mais qu'on pousse la main dans le dos et la bouche dans l'oreille, parce que c'est *normal*, à gober une petite pilule blanche chaque jour de chaque mois de chaque année de ma vie, pour que chacune, microdose par microdose, me prescrive la bonne marche hormonale à suivre, à l'intérieur ; peu importe

que tu aies des sautes d'humeur, une prise ou une perte de poids inexplicable, des fatigues aberrantes, peu importe la dépression dans laquelle tu peux (c'est un effet, mais c'est secondaire) t'écrouler.

Sur la scène de la grande salle, assez loin du fauteuil où je dégouline de faiblesse – le genre qui te fauche les jambes, mais celle-ci venait du ventre –, Elisabeth Lebovici, bien avant que je ne la rencontre réellement, parle déjà à mon oreille, à mon cœur, à mon ventre. Et Preciado aussi, quand il explique que les premières pilules contraceptives donnaient à leur calendrier une forme circulaire, et que cette forme d'un outil de contrôle (du corps, du quotidien, de la société, des pratiques sexuelles, etc.), on peut se permettre de lui trouver une analogie avec cet autre outil, architectural cette fois, de surveillance : le panoptique imaginé par Bentham et repris par Foucault – Foucault avec lequel dialoguait toute la proposition du séminaire de Preciado, *Une nouvelle histoire de la sexualité*.

Me voilà donc à écouter ça, une main sur le bide et l'autre sur la bouche, en PLS parce que la nausée monte ; et le pire c'est que ça continue, j'écoute Preciado et Elisabeth, et puis Virginie Despentes ; il y aura aussi Elsa Dorlin, Rokhaya Diallo, Daisy Letourneur, Françoise Vergès – dans le désordre, car les différentes journées que j'ai suivies de ce séminaire se confondent dans ma tête. Je suis stupéfiée par tout en même temps, peau et nerfs à vif, endolorie et exacerbée.

Ce n'est même pas la pilule qui enfante tout ce bouleversement ; c'est quand je ressens la nausée envelopper mes membres, la nausée de savoir que je participe à ce monde, que j'en suis le corps, le bras qui frappe, qui meurtrit, indifféremment de qui je suis ; que du pire des connards à la victime la plus ultime, nous partageons ce qui devrait être le désespoir et la faute du monde entier, de chaque personne à son endroit, le désespoir

de savoir que tout ce qui m'a vue naître, de mes pères et de mes mères à ma culture, à ce que je bois ce que je mange ce dont je ris et ce dont je jouis, ce sont des larmes et des lambeaux arrachés aux corps des autres. Je marche sur des mort-es et je marche sur la mort – voilà notre bateau, une commune tragédie ; commune et banale.

Loris,

Tu es au Brésil loin de moi quand tu prends le temps de réfléchir à une douleur que je te propose de me partager. Quand tu me l'envoies, je suis à 9 170 km de toi et je tourne autour du sujet des femmes, et des douleurs qui les regardent. C'est un sujet que j'hésite à écrire, et qui me regarde. Je ne manque pas réellement de matière, c'est de voix que je manque, de voix qui ne sont pas la mienne et sans lesquelles je n'oserais avancer. Tu me dis alors :

Ma douleur remonte à quatre ans, mais dire qu'elle date de la nuit du 14 août 1992 serait tout aussi juste. Ce n'est pas directement ma douleur d'ailleurs, puisque ça a d'abord été celle de ma mère.

Tu me parles alors de femmes, sous trois générations, dont la troisième est ta grand-mère, la seconde ta mère et la première est toi. La mort de la mère de ta mère, son corps que ta mère infirmière prépare pour les funérailles. La culpabilité qui dévore ta mère ; et la vie qui continue sans que rien ne se règle.

L'année suivante, elle se marie avec mon père, et donne naissance à ma sœur. Trois ans plus tard à mon frère. Sept ans plus tard, ma naissance lui prend trop d'énergie, et elle décide d'arrêter de pleurer. Elle ne voit jamais de thérapeute. Ma mère ne fait jamais son deuil.

Je pleure à la place de ma mère pendant les récréations. Est-ce que les choses sont telles que je dois les ressentir ?

Tu m'écris *elle* pour me parler de ta mère, puis tu m'écris *je*. *Je* c'est *tu*. Tu m'as appris que tu étais *elle*, ou *il*. Ça ne te dérange pas qu'on dise

il, mais je sais que tu aimes *elle*. Je dis *elle* parce que je te reconnais en *elle*. *Elle* maintenant, ce n'est plus ta mère. *Tu* me racontes *elle* qui est toi :

*Je crois que je suis une femme trans et de toute évidence,
je veux l'annoncer à mes parents.*

Tu cites Apolonia Sokol

*quand elle dit qu'il n'y a pas plus fertile qu'une femme trans, puisqu'elle donne naissance
à elle-même.*

Tu m'apprends le mur de tes parent-es auquel tu te heurtes ; le mur de ton médecin de père qui réagit moins bien à ton coming out qu'à celui des patient-es qu'il accompagne dans leur transition, en leur prescrivant des hormones. Ton père ne répond pas, il se cache derrière le médecin ; sa parole te dissèque. Elle te met en morceaux qui sont : tes lèvres et qui tes lèvres embrassent, ton sexe, ton cœur et pour qui il bat.

Tu hésites à rire, mais *tu* y penses. Puis :

*Ça sera plus drôle du tout, quelques semaines plus tard, quand suite à une dispute, ma
mère m'avoue :
« J'ai fait le deuil de mon fils. »*

Alors que je relis la phrase d'Apolonia Sokol que tu m'as envoyée j'entends l'évidence sur laquelle tes parents ont buté. Ce *elle-même* résonne encore différemment à mes oreilles ; identité rehaussée dans sa propre lumière, restaurée. Et puis je pense en retour à cette phrase qui m'a beaucoup accompagnée (quand je me demandais trop ce que j'étais, même ?), cette phrase de Silesius : « La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit / Elle n'a souci d'elle-même, ne demande pas si on la voit. »

Ce deuil qu'on tente de faire de toi ne te concerne pas ; ma crème, dans quel monde à l'envers fait-on le deuil des vivant-es mieux que des

mort-es ? Ces morceaux qu'on tente de faire de toi ne sont pas *elle-même*, qui est sans morceaux, sans pourquoi, et sans question.

*Trans et
De toute évidence*

Dans ma vie, j'ai changé de paradigme comme on fait volte-face ; j'ai fait volte-face chaque fois que l'évidence m'a prise par les épaules et dit : regarde-moi. La pensée a été ces évidences ; aujourd'hui c'est toi, Loris, comme d'autres personnes que j'aime, qui me prend par les épaules, lorsque je te demande si tu as une douleur à me confier. J'avais vingt-deux ans quand je t'ai rencontrée, à l'école qui m'a vue plus que toute autre avant me construire et préciser mon être – mes souhaits, mes espoirs, mes peines et mes motifs –, le début d'une vingtaine et devant moi l'étendue de ce que je n'avais jamais vu ni entendu encore de ma propre génération, c'est-à-dire des espoirs en série et des attentions nouvelles, des réticences et des résistances aux dominations, aux grands ordres des normes et de la répétition du même. J'avoue que je n'ai pas compris grand-chose, au tout début, à ces histoires d'écriture inclusive qui me faisait non cette violence (car elle ne l'est pas) mais ce désagrément d'être absente de tout ce que j'imaginais me construire, m'avoir construite, et m'être familier. Il faut dire aussi que je tenais jusque-là toute ma culture reçue pour un horizon d'attente, d'exigence, ce qui – aujourd'hui je me le dis – était un peu absurde : est-ce du passé seulement qu'on se constitue un horizon ?

Toujours est-il que le présent m'a offert ce truchement des histoires comme la tienne qui ont croisé la mienne, venues de personnes que j'ai aimées, rencontrées à l'école. Aimées, c'est important, plus que tout : c'est en les aimant que je suis sortie sans me faire violence de ce que je croyais et qu'iels ne croyaient plus, c'est en les aimant que je suis entrée, avec l'insistance lente et douce des choses auxquelles on tient, dans ce

qui leur était vital mais ne l'était pas encore pour moi. Et toi, dis-moi, pourquoi tu utilises l'écriture inclusive ? Je l'ai utilisée au début parce qu'iels et toi m'avez dit que c'était là, et seulement là, que vous vous trouviez pleinement, que vous vous entendiez, que vous pouviez parler de vous-mêmes. Vous m'avez dit c'est là qu'on ne s'oublie, qu'on ne s'écrase, qu'on ne s'efface plus. C'est ici et là seul qu'on s'écrit. Alors j'y suis allée aussi, parce que je vous aimais trop pour ne pas vous écrire ; et je crois qu'elle a (l'écriture) et qu'il a (cet amour) infusé en moi en se tenant la main de façon à créer une nouvelle évidence.

À l'évidence, Loris, je t'ai fait parler de ta douleur pour tenter de t'aider à t'en délester. Pour que mon écriture se fasse comme un serpent qui la digère, mon écriture-animale de compagnie qui glisse comme une caresse lorsque ta main est ballante, qui se laisse oublier par sa discrétion, sa douceur, qui montre les dents quand on t'agresse, te réchauffe les flancs quand tu es malade, ronronne à ton oreille quand la solitude et l'éloignement du monde te font trembler. Je cherche une écriture qui puisse te rendre une micro-once de toute la lumière que tu as apportée et que tu apportes dans ma vie ; une où tu puisses te reposer chaque fois que tu en as besoin, ou envie. Une écriture qui sache te parler et te regarder, qui soit ton arme et ton armure. Si je t'invite dans mon livre c'est certainement pour que tu t'y sentes chez toi et que tu y reviennes, demain, ou dans vingt ans, le plus longtemps possible, pour aucune autre raison que celle de sourire, de souffler, et de rire.

Tu vois, je comprends enfin pourquoi je me suis rappelée au souvenir de mes vieilles peurs, dans ce chapitre, alors que je voulais confusément parler des femmes, de leur corps en pensée, de ce que toi tu as à m'apprendre d'elles, de nous. Je n'ai jamais oublié le chagrin que m'a fait mon démon, mais je crois que je ne l'avais jamais compris, du moins jusque-là ; et ce n'est qu'en parlant de toi, quand tu te poses dans mon

écriture, que je comprends enfin ma peur, ma peine, ma volontaire et radicale entreprise de la métamorphose de celle-ci. Trop abstraite, je t'aurais sans doute perdue ; ou jamais rencontrée ; comme j'en aurais perdu beaucoup au fil d'une pensée qui ne se laisse pas entendre, trop concept, trop abstruse. Parce que c'est imbitable une pensée qui ne dit jamais où elle est, qui ne parle que d'elle en permanence, qui ne pense rien d'autre qu'elle – un autre serpent qui se mord la queue et se digère tout seul jusqu'à trouver sa propre disparition, en lui-même.

Tu as hésité à me dire des choses trop douloureuses, par peur que ce soit trop lourd. À vrai dire, ton histoire m'a pincé le cœur, pincé le souffle, et j'ai ce pincement chaque fois que j'y repense. Mais c'est important aussi, puisque la douleur maintient en elle-même cet étrange pouvoir de réancrage immédiat. Pince-moi, je rêve ! Est-ce : sors de ton rêve, retourne à la réalité ? Je ne songe pas à ce réel dont il nous arrive de parler trop souvent bien mollement, comme on oublie le bijou qu'on a porté sans cesse. Je songe au *real* espagnol qui est une royauté, je songe au royaume où les rêves prennent corps. Car la réalité est aussi que tu m'apportes, Loris, quelque chose que je ne sais pas, et que je n'aurais jamais pu parler des femmes sans le faire avec toi ; que ce sont tes mains, sur mes épaules, qui me redressent sous le poids des démons. À mes épaules, tu apprends la légèreté, la vie, tu m'arraches aux lourds mausolées qui sont toute ma terreur. C'est même mon démon que tu caresses de la paume de ta main. En vérité, c'est moi qui te remercie.

... petit démon sur mon épaule qui me découronne, je te le dis au fond, tu as été mon premier pas vers les histoires ; puisque tu m'as asséchée de mon imagination tu m'as obligée à l'écoute des histoires que je ne pouvais pas écrire et que d'autres écrivent. Tu m'as reléguée à cette curée inversée où chacune des voix que je n'ai pas me rend un bout de

mon corps – j’ai le corps des histoires qui ne sont pas les miennes et c’est devenu la chair le sang et la vie de toute mon écriture.

Ce texte est extrait de *Drama doll*, à paraître en 2025 (Gallimard, collection « Aventures »)

JULIEN DE KERVILER

*Les mouvements de l'Armée rouge
en 1945*

À huit heures moins le quart je suis entré dans l'établissement et je me suis présenté à la loge et j'ai montré ma convocation puis j'ai montré ma carte d'identité et le concierge a noté mon nom dans un cahier et il a noté le numéro de ma carte d'identité puis il m'a dit de monter au premier étage et j'ai remercié le concierge et j'ai longé le couloir jusqu'à la cage d'escalier et je me souviens qu'il y avait des plantes grasses et je me souviens également qu'il y avait des photographies en noir et blanc qui représentaient l'établissement depuis sa création à la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à sa rénovation après la Seconde Guerre mondiale puis je suis monté au premier étage et je suis entré dans la salle d'attente et j'ai montré ma convocation à l'appariteur et je lui ai montré ma carte d'identité et l'appariteur m'a demandé de signer la feuille d'émargement puis il m'a demandé si j'avais bien dormi et j'ai répondu que la voisine m'avait réveillé à trois heures et demie et que j'avais essayé de me rendormir mais que je n'y étais pas arrivé et il a montré le chariot sur

lequel était posée une cafetière et il a dit que je pouvais me servir et j'ai bu un café et j'ai jeté le gobelet dans la poubelle qui était posée sur l'estrade puis il m'a demandé si je voulais passer aux toilettes avant de monter au deuxième étage et il a dit que les toilettes étaient au fond du couloir et je suis sorti de la salle d'attente et j'ai marché jusqu'au fond du couloir et je suis entré dans les toilettes et je me suis approché des urinoirs et j'ai lu le panneau qui était accroché au mur puis je l'ai relu à l'envers parce que j'étais anxieux et je me suis lavé les mains puis je suis retourné dans la salle d'attente et l'appariteur a ouvert la fenêtre qui donnait sur la rue et il a regardé le ciel et il m'a demandé si je connaissais la Belgique et j'ai répondu que j'étais allé à Ostende puis il m'a demandé si j'étais allé en Afrique et j'ai répondu que j'avais fait deux escales à l'aéroport du Caire et l'appariteur a dit qu'il était né à Kinshasa dans le quartier de Kingasani et il a parlé de son père qui travaillait dans une quincaillerie puis il a parlé de son oncle qui avait fréquenté la même école que Joseph-Désiré Mobutu et il a parlé de sa tante qui vivait à Bruxelles puis il a fermé la fenêtre et il a regardé la pendule et il a dit qu'il était neuf heures moins cinq et nous sommes montés au deuxième étage et l'appariteur s'est arrêté devant une porte et il a dit que c'était là et il a frappé à la porte et il a dit à voix basse que l'examineur était arrivé à six heures et demie puis il a ouvert la porte et je suis entré dans la salle et j'ai fermé la porte et j'ai enlevé mon manteau et j'ai posé mon manteau sur le dossier de la chaise puis je me suis approché de l'examineur et j'ai dit à l'examineur que j'étais prêt à répondre aux questions qu'il aurait l'obligeance de me poser dans le cadre de l'examen et l'examineur a souri et je ne savais pas si son sourire s'adressait à moi ou s'il s'adressait à lui-même ou s'il s'adressait au cadre de l'examen puis il a levé la tête et il a montré le tabouret qui était placé de l'autre côté de la table où il avait posé sa montre car il appartenait à la catégorie des examinateurs qui possédaient une montre tandis que j'appartenais à la catégorie des

candidats qui n'en possédaient pas et, à la suite de ce préambule dont je n'augurais rien de bon et où je voyais déjà les prémices de mon échec à l'examen et ses conséquences désastreuses pour mon avenir, je me suis assis sur le tabouret et l'examineur m'a observé puis il s'est levé et il a marché jusqu'à l'armoire qui était au fond de la salle entre les deux fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure de l'établissement et il a ouvert l'armoire et il s'est retourné et il m'a regardé et j'ai eu le sentiment que son regard exprimait de l'incertitude puis j'ai eu le sentiment que son regard exprimait de l'hésitation mais une certitude qu'il dissimulait derrière une apparence de retenue et une hésitation qu'il dissimulait derrière une apparence de gravité puis il a pris une boîte sur la première étagère et il a posé la boîte sur la table et il a ouvert la boîte et il a pris l'enveloppe qui était dans la boîte et il a posé l'enveloppe sur la table et il m'a demandé d'avoir l'amabilité d'ouvrir l'enveloppe, ainsi qu'il était prescrit dans le règlement qui fixait le cadre de l'examen, et j'ai pris l'enveloppe qui était posée sur la table et j'ai ouvert l'enveloppe et j'ai posé la photographie sur la table et j'ai tendu l'enveloppe à l'examineur et j'ai regardé la photographie et j'ai reconnu le visage de madame Chen et je crois que j'ai eu peur, à ce moment-là, mais l'examineur ne l'a pas remarqué ou il a fait semblant de ne pas le remarquer parce que la peur était un mot qui n'apparaissait pas dans le règlement de l'examen et il a fermé l'enveloppe et il a posé l'enveloppe dans la boîte et il a regardé sa montre et il a fermé la boîte puis il a traversé la salle et il a ouvert la porte et il a appelé l'appariteur et il a demandé à l'appariteur de lui apporter un verre d'eau et il a marché jusqu'à la table en observant la carte qui était accrochée au mur et qui représentait les mouvements de l'Armée rouge en 1945 et l'appariteur est entré dans la salle et il a posé un verre d'eau sur la table et l'examineur l'a remercié et l'appariteur a quitté la salle puis l'examineur a fermé la porte et il s'est assis et il a bu la moitié du verre d'eau puis il m'a demandé si c'était moi qui avais photographié

madame Chen et la question de l'examineur m'a paru étrange et elle m'a paru déstabilisante puis elle m'a paru problématique mais je me suis abstenu de la commenter parce que je ne voulais pas froisser la susceptibilité de l'examineur et j'ai répondu que je ne m'en souvenais pas et l'examineur a souri et cette fois je ne savais pas si son sourire exprimait plutôt de la satisfaction ou s'il exprimait plutôt du dépit et, tout en s'excusant par avance de la franchise de sa question où je ne devais voir aucune forme d'hostilité à mon égard mais plutôt de la curiosité et de la bienveillance pour la personnalité du candidat qui se présentait devant lui, l'examineur m'a demandé s'il était permis de conclure de ma réponse que je ne connaissais pas madame Chen et j'ai regardé la photographie puis j'ai regardé l'examineur et j'ai répondu que la mémoire était déficiente et qu'elle était approximative et qu'elle entretenait des relations contradictoires avec la réalité et l'examineur m'a interrompu et il a dit que la mémoire n'entretenait pas des relations contradictoires avec la réalité mais qu'elle entretenait des relations instables avec la vérité, comme cela ne manquerait pas de m'apparaître avec beaucoup d'évidence si je regardais la photographie en toute objectivité, puis il m'a demandé sur le même ton de politesse sentencieuse s'il était également permis de conclure de ma réponse que je ne me souvenais pas de madame Chen et j'ai répondu que monsieur Li m'avait téléphoné aux alentours de vingt-deux heures et l'examineur m'a interrompu et il m'a demandé qui était monsieur Li et j'ai répondu que monsieur Li était le directeur du département des langues étrangères et l'examineur a semblé contrarié mais j'ai estimé à ce moment-là que sa contrariété n'avait pas de rapport avec le sujet de l'examen et monsieur Li m'a demandé si j'étais seul alors qu'il savait très bien qu'Ouyang Fan était avec moi puis il m'a proposé de dîner avec le directeur de l'Alliance française qui faisait une tournée dans le Shandong et j'ai dit ensuite à l'examineur que le lendemain soir, après le cours de

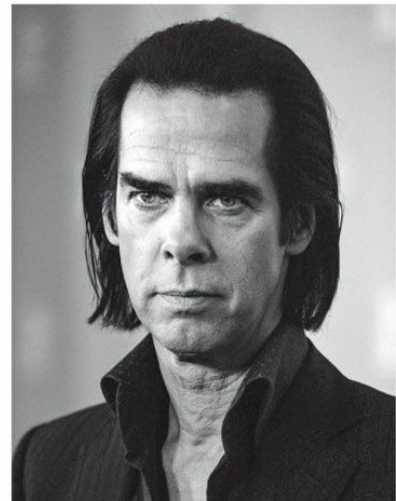
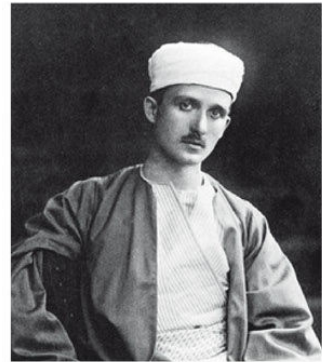
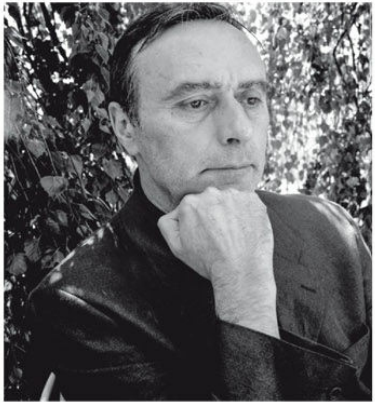
littérature que je dispensais chaque mardi de seize heures à dix-huit heures aux étudiants de quatrième année dans une salle prêtée par le département de coréen au département de français, j'avais traversé le campus jusqu'à l'entrée principale de l'université puis que j'étais monté dans un taxi et que le chauffeur m'avait demandé si j'étais allemand et qu'il avait parlé de Jacques Chirac et de Zinédine Zidane lorsque je lui avais répondu que j'étais français et que j'étais descendu devant une agence de la Bank of China et que j'avais retiré cinq cents yuan au distributeur et que j'avais acheté un parapluie dans un grand magasin et que j'avais acheté un paquet de cigarettes dans une épicerie et que j'avais traversé un parc au milieu duquel il y avait un lac et que j'avais croisé une petite fille qui pleurait parce qu'elle avait perdu sa poupée mais ces détails n'avaient évidemment aucun rapport avec le sujet de l'examen et j'ai dit ensuite à l'examineur que j'étais arrivé en avance à l'hôtel Équatorial et que j'avais marché jusqu'à la plage qui était à cinq cents mètres de l'hôtel Équatorial et que je m'étais assis sur un rocher et que j'avais fumé une cigarette en observant un porte-conteneurs qui passait au large et qu'il avait commencé à pleuvoir lorsque j'étais retourné à l'hôtel Équatorial et que monsieur Li discutait avec le directeur de l'Alliance française devant le bassin des otaries et j'ai dit ensuite à l'examineur qu'au début du repas dans une salle privée au premier étage Liu Min avait serré la main de monsieur Li et qu'elle avait demandé à la serveuse d'apporter une bouteille de baijiu et je me souviens que la conversation avait été ennuyeuse puis qu'elle avait été répétitive et qu'elle avait fini par être redondante et je me souviens également qu'en répondant avec beaucoup de maladresse aux questions du directeur de l'Alliance française sur la popularité de Victor Hugo parmi les étudiants chinois j'avais observé le comportement de Liu Min et j'avais pensé qu'elle était triste puis j'avais pensé qu'elle était lointaine et qu'elle était indifférente mais le directeur de l'Alliance française ne m'écoutait plus

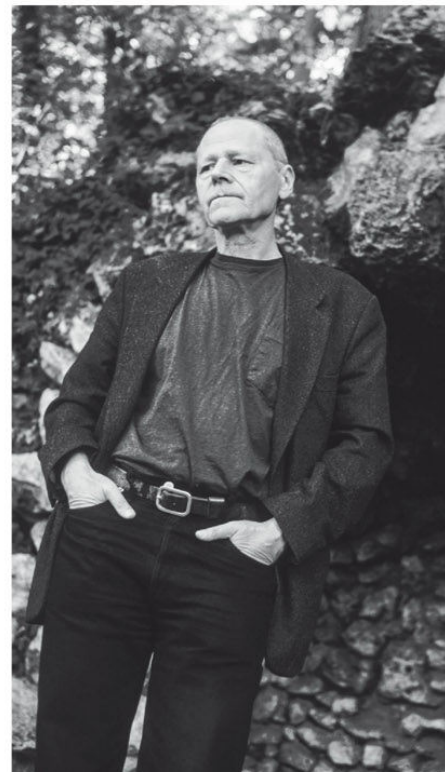
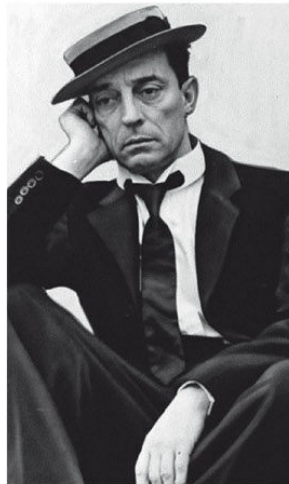
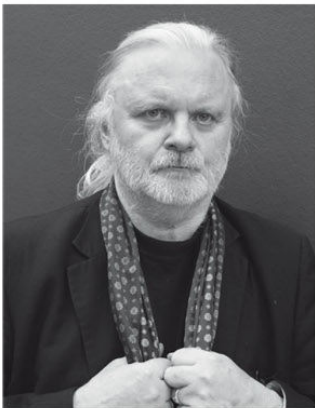
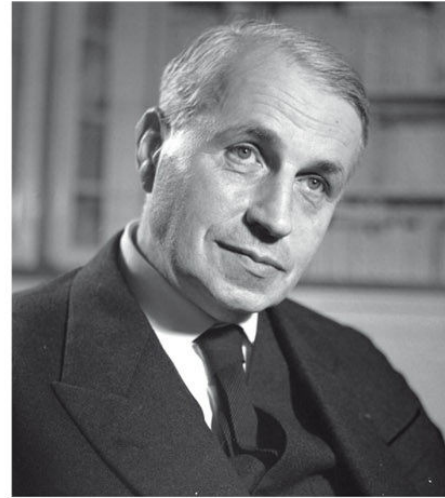
parce qu'il était indisposé par ma consommation excessive de baijiu ou parce qu'il était irrité par l'approximation de mes réponses à ses questions sur la popularité de Victor Hugo parmi les étudiants chinois et je me souviens qu'il avait interrogé monsieur Li sur ses fonctions à l'Assemblée nationale et qu'il l'avait interrogé sur ses échanges avec Juan Antonio Samaranch lorsque celui-ci s'était rendu en Chine pour étudier la candidature de Pékin aux Jeux olympiques puisque monsieur Li était un homme singulier dont les multiples activités dépassaient de beaucoup le cadre de ses fonctions administratives mais je ne voulais pas ennuyer l'examineur avec des remarques qui n'avaient pas de rapport avec le sujet de l'examen et j'ai dit ensuite que ragaillardi par l'alcool et rassuré par l'attitude de monsieur Li qui répondait avec beaucoup d'ironie aux questions du directeur de l'Alliance française sur ses échanges avec Juan Antonio Samaranch mais c'était une ironie très dissimulée que le directeur de l'Alliance française ne saisissait pas et qu'il interprétait au contraire comme une marque de politesse ou qu'il interprétait au contraire comme une marque de respect j'avais interrogé Liu Min sur ses études à Paris et sur sa vie à Pékin, malgré mon peu de goût pour les questions, malgré ma méfiance instinctive à l'égard de la curiosité, et j'ai dit ensuite à l'examineur, en essayant de dissimuler la nervosité qui est la manifestation la plus naturelle de mon tempérament, que monsieur Li avait porté un toast à l'amitié indéfectible qui unissait désormais l'Alliance française et l'université de l'Océan et que Liu Min s'était entretenue à voix basse avec la serveuse et que j'avais quitté la salle en refusant de serrer la main au directeur de l'Alliance française dont l'attitude m'avait semblé exécrable et j'ai eu le sentiment à ce moment-là que l'examineur hésitait à m'interroger sur l'amitié indéfectible qui unissait désormais l'Alliance française et l'université de l'Océan et sur ses conséquences pour mon statut à Qingdao mais j'ai marché jusqu'à la rade puis j'ai longé la rue Zhongshan et je suis entré

dans un bar et j'ai commandé une bouteille de bière et je me suis approché de la télévision qui était posée sur une étagère et j'ai regardé la fin du match de football qui opposait l'équipe de Taishan à l'équipe de Shenzhen puis je suis rentré en taxi à l'université et je suis passé devant le gymnase puis je suis passé devant le bureau de poste et j'ai entendu la sonnerie du téléphone dans la cage d'escalier et j'ai ouvert la porte et j'ai enlevé mon manteau puis je me suis assis sur une chaise et j'ai regardé le calendrier qui était accroché au mur et j'ai pensé que ce serait bientôt l'anniversaire de Louis qui aurait pendant quatre mois le double de mon âge et j'ai entendu à nouveau la sonnerie du téléphone et j'ai décroché et il y a eu des interférences puis j'ai reconnu la voix de Liu Min qui s'excusait parce qu'elle était en retard mais je voulais prendre un bain avant de vous appeler : est-ce que vous dormiez ? J'ai essayé de vous joindre à deux reprises puis il y a eu à nouveau des interférences et j'ai dit à Liu Min que j'avais été idiot et que je n'aurais pas dû partir comme je l'avais fait mais la vérité est brutale et elle est inconséquente et elle est malheureuse parce qu'elle est vide de signification et Liu Min m'a demandé pourquoi je parlais de la vérité et il y a encore eu des interférences et j'ai répondu que je parlais de la vérité parce que je parlais de la solitude et que je parlais de la solitude parce que je parlais de la violence et Liu Min m'a demandé si je viendrais la voir à Pékin et j'ai répondu que j'avais beaucoup de travail et elle a raccroché et j'ai regardé par la fenêtre de la cuisine puis je me suis allongé sur le canapé et j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de retrouver le visage de Liu Min mais la voix que j'avais entendue au téléphone et qui n'était pas tout à fait la sienne ou qui faisait semblant de n'être pas tout à fait la sienne se substituait à son image et je me suis réveillé à trois heures et demie puis je me suis réveillé à sept heures et le ciel était rouge et la mer était immobile et je crois que c'est ce matin-là que j'ai fait un malaise dans la salle de bain mais je ne l'ai pas dit à l'examineur parce que mon incertitude était

contraire au règlement qui fixait le cadre de l'examen et je me souviens que le miroir était couvert de buée et j'ai pris une serviette sur une étagère et j'ai essuyé le miroir et l'image est devenue inconsistante puis elle est devenue liquide et une tache est apparue sur le miroir et elle s'est étendue et elle a pris la forme d'un cercle puis elle a pris la forme d'un visage et ses yeux vides m'ont regardé et j'ai tendu la main et l'espace a vacillé et il a basculé vers la gauche et je suis tombé sur le carrelage et j'ai entendu une voix qui hurlait au fond du désespoir puis j'ai entendu une voix qui vociférait dans un monde antérieur au langage et j'ai dit à l'examineur que j'avais entendu une voix qui souffrait.

Ce texte est extrait de *Les mouvements de l'Armée rouge en 1945*,
à paraître en 2025 (Gallimard, collection « Aventures »)





LES CHOIX DE NOS INVITÉ·ES

Jean Louis Schefer	Jean Giono	Paul Thek	Georg Büchner	Georges Bataille
François d'Assise	Tennessee Williams	Louis Massignon	Thérèse de Lisieux	Léon-Paul Fargue
Michel Butel	Klaus Mann	Nick Cave	Jon Fosse	Buster Keaton
	Chantal Akerman	Jacques Lacan	Robin Coste Lewis	Pierre Michon
				Mireille Havet
				Franz Kafka

1 : © Bettmann / Getty-images ; 2-3 : *de gauche à droite et de haut en bas* :
© Jacqueline Salmon / Artedia / Bridgeman images ; Jacques Sassier © Gallimard, 1964 ; © Picture Alliance via Getty-images ; © National Gallery / Creative commons CCO license ; © Everett Collection / Bridgeman Images ; © Siren-Com / Creative commons CCO license ; © Louis Monier. Tous droits réservés 2024 / Bridgeman Images ; © Photo12 / Alamy / Shim Harno ; © Mario De Munk, photogramme video *Too far, Too close* / CC-BY-SA 4.0 ; © Maurice Rougemont / GAMMA-Rapho ; © Georg Büchner, J-D Sauerländischer Verlag, 1879 / Creative commons CCO license ; André Bonin © Gallimard, 1961 ; Blaise Cendrars, *Hommage à Léon-Paul Fargue, Les feuilles libres*, Paris 1927 ; © Pierre Choumoff, éditions Claire Paulhan, 1917 / Creative commons CCO license ; © Kafkamuseum.cz ; © Library of Congress, Creative commons CCO license ; © Basso Cannarsa / Opale.photo ; © Sophie Bassouls. Tous droits réservés 2024 / Bridgeman Images ; © Chrissy Hampton / Getty-Images. 4 : Impressum de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, Paris ; provenance : fonds Julian de Ajuriaguerra, hôpitaux universitaires de Genève, composition graphique © Muriel Pic. 5 : André Bonin © Gallimard, 1961

Directeur de la publication

Yannick Haenel

Édition

Victor Depardieu

Directrice artistique

Anne Lagarrigue

Graphisme

Laurence Roudy et Pascal Guédin

Fabrication

Jenny Moulard

Relations presse

Pascale Richard

Pour contacter la revue et proposer un texte :

aventures@gallimard.fr

Pour plus d'informations sur la revue, et pour vous abonner :

www.revueaventures.fr

Aventures

5, rue Gaston-Gallimard

75228 Paris Cedex 07

Les textes sont composés

en Mori (Pangram Pangram Foundry)

et en Utopia (Adobe)

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial

Rose Vidal

Elle-même

Julien de Kerviler

Les mouvements de l'Armée rouge en 1945

Nos passions

ROSE VIDAL

Elle-même

JULIEN DE KERVILER

Les mouvements de l'Armée rouge en 1945

GAËLLE OBIÉGLY

Analphabètes

JOFFRINE DONNADIEU

Tennessee Williams, un tramway nommé Folie

AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ

Buster Keaton

MATTHIEU PECK

Léon-Paul Fargue, la nuit

FRANÇOIS ANGELIER

Écrit-on la vie du feu : Louis Massignon

JOHN JEFFERSON SELVE

Nous deux, les dieux sauvages (Nick Cave)

MATHILDE GIRARD

Il y a des histoires qui font tenir longtemps (Chantal Akerman)

SÉBASTIEN BERLENDIS

Le soir colore l'ombre serein (Pier Paolo Pasolini)

YANN DIENER

Lacan-poème

FABIEN RIBERY

DI-ON-IS-IO

GILLES COLLARD

Klaus Mann, un instant

STÉPHANE MASSONET

Notre-Dame de Vézelay (Georges Bataille)

GABRIEL DUFAY

L'origine perdue du langage (Jon Fosse)

FRANÇOIS MEYRONNIS

Kafka : la dernière frontière

FRANÇOIS BURBAUD

N'y voir que du blanc avec Pierre Michon.
À propos de Le rêve d'Homère

ESTHER TEILLARD

L'arlequin baise, Mireille Havet est morte

VICTOR DUMIOT

Gaspar mon amour (Gaspar Noé)

BERTRAND SCHEFER

Philippe

OLIVIER CHEVAL

L'appel du dehors (François d'Assise)

ALEXANDRA DEZZI

L'Inconnue d'Instagram

FERDINAND GOUZON

Paul Thek, ou « Le monde merveilleux qui presque fut »

SAMUEL DE LOTH

AficionaDylan

CLÉMENT WILLER

Nous devrions vivre la nuit (Michel Butel)

FRANCIS MARMANDE

Lacan, à chacun sa lacune

FANNY WALLENDORF

Je serai l'amour.

Ainsi, je serai tout.

Thérèse de Lisieux

MURIEL PIC

Poème à un témoin anatomique

DENISE

Les poètes imaginaires

ALICE DIOP / YANNICK HAENEL

Les femmes noires qui écrivent nous sauvent

JEAN LOUIS SCHEFER

L'ombre de l'objet précédé de

JUDITH BROUSTE

Jean Louis. L'enfance a eu lieu

Cette édition électronique du livre
Aventures n° 2 automne 2024 de Collectifs Gallimard
a été réalisée le 18 septembre 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073082763 - Numéro d'édition : 640777).
Code produit : Q09614 - ISBN : 9782073082787.
Numéro d'édition : 640779.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)